

第一節 『父の終業日記』 日ノ入ノ書 (日記也終)

/

Traduction du *Chichi no shûen nikki*

N.b : Les numéros entre crochets sont utilisés dans notre commentaire des procédés rhétoriques - c.f. mémoire de DEA Asie-Orientale, Université Paris 7, 10/2001 & Renga haikai kenkyû N.100 en japonais.

Le 23 / 4 était une journée ensoleillée. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel pur et serein . On pouvait entendre, à travers la montagne, les premières notes du coucou. Mon père, entre autres choses, donnait de l'eau aux plants d'aubergines. Tout à coup - je me demandai ce qui lui était passé par la tête ! - il tomba en avant, comme si les rayons du soleil printanier l'avaient frappé dans le dos. Moi, Issa, je lui dis: “ Mais que vous arrive-t-il ! Tomber ainsi la tête la première dans un endroit si répugnant !”, et je m'employai à le relever en le prenant dans mes bras (Plus tard, je devais comprendre que, dès cet instant, il avait déjà un pied dans la tombe [1]...Est-ce possible, un jour si funeste !). Mon père me dit qu'il ne se sentait pas très bien et, soudain, la fièvre commença à monter. Sa peau était brûlante comme le feu [2]. J'avais beau lui donner à manger, il était incapable d'avaler une bouchée. Moi, je ne savais que faire. J'étais là, seul, bouleversé, sur le point de perdre mes esprits [3], et je ne trouvai rien d'autre à faire que quelques massages pour l'apaiser.

Le 24. Beau temps. J'ai reçu des médicaments de mon ami Chikuyô et j'en a donné à mon père.

Le 25. Temps nuageux, puis beau temps. La maladie de mon père s'aggrave de jour en jour. Ce matin, il ne réussissait même pas à avaler un peu d'eau de cuisson de riz. La seule chose qui me donne espoir, c'est qu'il continue à prendre son médicament, goutte après goutte. Du matin au soir il répète sans cesse: “Ça fait mal !”, “J'en peux plus !” et il se tord de douleur en agitant bras et jambes. La tristesse que j'éprouve, me trouvant là, à côté de lui, est un sentiment plus douloureux encore que si je souffrais moi-même.

Le 26. Beau temps. J'ai prié Jinseki du village de Nojiri de venir ausculter mon père. “Son pouls est irrégulier; c'est ce qu'on appelle un refroidissement des intestins à symptômes internes. Il n'a pas une chance sur mille de voir son état s'améliorer.”, m'a-t-il dit, sans me laisser aucun espoir. Le cœur renversé, j'étais là comme sur un bateau à la dérive [4]. Mais, même rendu à de telles extrémités, j'ai insisté pour qu'il prenne son médicament. Une tante de Nojiri est venue passer la nuit ici.

Le 27. Temps pluvieux. Dans un moment de solitude extrême, alors que la pluie qui tombait assombrissait encore cette journée, mon cher ami Chikuyô m'a fait parvenir ceci:

Pluie de la mousson -

Pour vous abriter, peut-être,

Tendez-vous les mains au ciel ?

Le 28. Beau temps. De bon matin, mon père m'a dit que c'était aujourd'hui jour de prière en souvenir du décès du Révérend Fondateur et il est allé se laver la bouche... J'ai eu beau essayer de l'arrêter en lui disant que cela était mauvais pour sa fièvre, il a absolument refusé de m'écouter. Face à l'autel bouddhique, il a récité les soûtras comme à l'habitude, mais sa voie était rauque. A le regarder par derrière, si affaibli, je me suis senti bien découragé.

Le 29. Alors que sa maladie s'aggrave, mon père a bien voulu penser à l'avenir de ma personne car, moi, je me retrouve seul au monde. Il a dit qu'il me concédait de diviser en deux, entre mon frère et moi-même, le peu de terres qu'il possède. Péniblement, à bout de souffle, il a donné ses instructions: "D'abord, la rizière appelée Kawashima et celle du lieu-dit de Kahara seront la propriété du cadet !". Alors, Senroku, qui semblait ne pas apprécier les volontés de notre père, s'y est opposé. Senroku et notre père se sont disputés, et la journée s'est terminée là-dessus. De telles querelles se produisent parce que nous sommes tous aveuglés par l'avidité, les fausses idées et le manque de sincérité. C'est une chose bien répugnante que le manque de piété filiale et l'abandon des hommes aux cinq souillures de ce bas monde. Le soir venu, le pouls de mon père battait à un rythme particulièrement irrégulier. Comme j'étais inquiet à l'idée de rester seul auprès de lui, je me suis dit que Senroku, même rebelle aux volontés paternelles, était tout de même du même sang que moi et je lui ai demandé de dormir aux côtés de notre père, au cas où viendrait sa dernière heure. J'ai fait cela parce que, quoiqu'il en soit, je pense à mon frère cadet. Du côté de la lampe, penché vers le visage de mon père, je restais là à veiller. Toute la nuit, mon père dans sa souffrance, allongé sur le dos, ne cessa de souffler violemment. Cela faisait mal au cœur de le voir ainsi. Puis la douleur se retira comme se retire la marée [5] et mon père s'apaisa un moment. [Au matin] mon père m'a fait savoir qu'il voulait essayer un remède [à base] de foie d'ours que l'on peut se procurer, dit-il, chez le médecin de Nojiri. Nojiri ne se trouve qu'à une lieue de Kashiwabara, mais, sachant que ma [belle-]mère s'était elle aussi disputée avec mon père la veille, je ne voulais pas m'en aller et laisser mon père sans garde sûre. Sans dire la chose à mon père, j'ai envoyé mon frère cadet à ma place. Or justement, les pluies de la mousson qui étaient tombées pendant la nuit venaient de s'arrêter et mon père, toujours soucieux de l'eau qui déborde par dessus les talus des rizières, me demanda: "Où est passé Senroku ?". Je n'avais rien à cacher; je lui répondit en disant les choses telles qu'elles étaient. Mon père se mit alors dans une colère sans pareille. "Pourquoi tu l'as envoyé courir après ce foie d'ours sans me demander mon avis ! Alors, même toi, tu te moques de moi !", me réprimanda-t-il. Arrivant juste au bon moment de la chambre à coucher, ma [belle-]mère en profita pour élever la voix et dire, entre autres choses: "Ce fénéant de Issa ! Envoyer Senroku sans même le laisser prendre son petit-déjeuner ! Ah, ça ne l'embête pas, lui, que son frère cadet ait le ventre vide, hein !". Moi, seul, sans personne pour me soutenir, je subissais leur courroux. Au point où j'en étais, la seule chose que je pouvais faire était [de me mettre à genoux,] de poser le front sur le tatami en pleurant et en joignant les mains, et de demander

pardon : “Je ne le ferai plus; je ferai attention !”. Alors la colère de mon père se calma un peu. Quoiqu’il en soit, pourquoi prendrais-je mal les avertissements de mon père ? Même si [un jour] mon père me demandait de mourir, [je sais que] ce serait pour mon bonheur. D’ailleurs sa voix, même en colère, avait quelque chose de faible et inspirait la pitié. Quelle joie, en fait, de me faire corriger par mon père alors qu’hier soir je me préparais à le perdre à jamais ! Ceci dépasse encore ce que peut ressentir une tortue aveugle [perdue dans les flots] qui trouve une branche [à laquelle s’accrocher] [6]. Sur ce, le soleil commença à monter dans le ciel et mon frère, sans se presser, revint de sa commission.

Le 1 / 5. Ciel pur et temps clair. Les épis de blé frémissent dans le vent d’un air empressé [7] et les fleurs de lys apparaissent, soudain, rouges ou blanches. Chacun se presse, car c’est le moment de repiquer le riz et de sortir les semis. Mon père, lui qui était toujours en bonne santé, ne peut même pas se lever, ce qui lui semble insupportable. En plus de cela, comme les jours rallongent, à partir de midi il ne cesse de s’exclamer : “Alors, cette journée n’est pas encore terminée ?”. Quelle tristesse j’éprouve quand je pense à ce qu’il ressent !

Le 2. La maladie s’est aggravée; mon père souffre énormément. Ma [belle-]mère, depuis cette dispute avec mon père, ne daigne même plus le regarder. Quant à mon frère cadet, depuis l’affaire de la division des terres, il n’est plus en bons termes avec notre père. A voir cette haine si laide entre moi et mon frère, j’en arrive à me dire que, quelle que soit la colère du moment et quoi qu’on pense de la difficulté d’être demi-frères, tout cela vient du fait que nous étions ennemis dans une vie antérieure. Mon père, lui, désolé de voir que je ne ferme pas l’œil de la nuit pour le veiller, me dit des mots pleins de gentillesse, comme: “Vas donc faire une sieste et récupère de ta fatigue !”, “Vas faire un tour dehors pour te changer les idées !”, etc. Ma [belle-]mère, elle, passe sa colère sur mon père et blâme la moindre de ses faiblesses, en oubliant tous ses devoirs d’obéissance. Cela vient aussi du fait qu’elle ne supporte pas de me voir à son chevet. Je sais bien qu’elle réussit ainsi à rendre mon père témoin d’une triste situation, mais je ne vois pas comment, dans un tel contexte, je pourrais tourner le dos et fuir je ne sais où.

Le 3. Beau temps. Jinseki a avoué que sa cuiller à pilule ne pouvait plus rien pour mon père [8]. Alors, j’ai pensé que l’on pourrait demander les services de ces guérisseurs qui ont toujours allié le culte des divinités shintoïstes et du Bouddha puis, à la vue des résultats, utiliser les pouvoirs du bouddhisme ésotérique, ou encore supplier tout autre protection du ciel ... mais mon père a refusé de s’écarter des principes de sa secte. [Moi,] je me retrouvais les mains vides [9], sans rien d’autre à faire qu’attendre la fin. Rendu à de telles extrémités, je voulus tout de même faire venir Dôyû, le médecin du temple Zenkôji, et j’envoyai quelqu’un le chercher de toute urgence. En attendant impatiemment l’arrivée du médecin, je me disais que mon père était toujours relié au fil précieux de la vie [10] et qu’il pouvait encore redevenir l’homme qu’il était. Devant chaque maison on allumait les flambeaux, comme le jour tombait... (*avant correction*: Le soleil s’effaçait dans un coin du mur [11]). Alors, j’aperçus un palanquin [12]; je m’empressai de montrer le malade [au médecin]. Tout comme Jinseki, celui-ci me dit que mon père n’avait pas une chance sur mille de rester de ce monde [13]. [Avec l’impression que] la corde à laquelle je m’accrochais avait fini par se couper [14], j’attendais seulement que la nuit se termine et je m’efforçais de faire boire un peu d’eau de cuisson de riz à mon père.

Le 4. Grand changement par rapport à hier: le visage de mon père est resplendissant. Il m'a même dit : "Je veux manger quelque chose !". Alors ma joie fut sans limite. J'avais le sentiment qu'il était en train de reprendre vie grâce au médicament de la veille. Je me mis à diluer [dans de l'eau chaude] de la fécule de dent-de-chien et mon père en but trois ou quatre bols. Dôyû lui-même a dit ceci: "Si cela se traduit par un changement durable, c'est que la guérison doit être proche". Moi aussi je me sens bien soulagé, car c'est moi qui passe tout mon temps au chevet [du malade]. Comme le vénérable Dôyû devait s'en retourner, je l'ai raccompagné jusqu'au village de Furuma. Les nuages de pluie avaient disparu vers l'ouest et vers l'est, le ciel était clair comme jamais. Comme à point nommé, un coucou montra le bout de son nez [15] et fit entendre ses premières vocalises. En fait, ledit oiseau devait chanter depuis longtemps déjà mais, comme je m'occupais de mon père du matin au soir et du soir au matin depuis le début de sa maladie, mon coeur était vide de toute autre préoccupation [16] après toutes ces choses insensées, et j'avais l'impression d'entendre chanter le coucou pour la première fois.

Voici le coucou !

Ce beau jour, pour moi aussi,

Est un jour béni. [17]

Viens nous rafraîchir,

Lune éclairant la maison !

Jour de rémission.

Aujourd'hui, c'est le jour du repiquage du riz. Tous les voisins qui nous aident, tous les employés [saisonniers] et tous les habitants de cette maison sont sortis pour la journée, car c'est un événement annuel important. Moi, je suis resté seul au chevet de mon père. Sur ce, le soleil finit par s'effacer dans un coin du mur [11] et vint le moment de servir le repas. Comme il s'agit d'une maladie [contagieuse] que tout le monde redoute, j'ai ramené mon père dans sa chambre à coucher. On pouvait entendre mon frère cadet parler en ces termes avec un serviteur: "Si mon père était mort tout de suite, il serait en bonne place au paradis bouddhique". C'est tout juste si il ne disait pas que notre père vivrait trop vieux au cas où nous le garderions encore quelque temps avec nous! Le lien entre un enfant et ses parents est pourtant une chose que l'on ne vit pas deux fois; même si l'on pouvait passer cent ans avec ses parents, il n'y aurait pas lieu de s'en lasser. Le féroce tigre lui-même ne dévore pas ses parents [18] et ne dit-on pas que le corbeau, oiseau pourtant détesté de tous, s'occupe de ses vieux parents pendant cinquante jours ? [19]. Alors, au nom de quoi un être humain peut-il dire des choses pareilles ? Du coup, notre père en a encore ressenti de la peine et moi, approchant la chandelle, je suis resté à lui masser le cou et les pieds.

Le 5. Le médicament semble bien convenir à mon père. Je lui en ai fait reprendre plusieurs fois. A chaque fois, par dessus les cendres [où bouillait la solution], je regardais avec attention le visage resplendissant de mon père, qui dormait d'un air paisible. J'ai pris son pouls et je n'ai rien trouvé d'anormal. Ainsi, je ne pus que me réjouir de le voir guéri à quatre-vingt-dix pour-cent...

[Cependant,] quand je repense maintenant à ce qui s'est passé par la suite, je me dis que je croyais à cette guérison seulement parce que je la désirais.

Tu es déjà là,

A mes pieds, mais depuis quand ?

Petit limaçon !

Le 6. Comme il faisait beau, je me suis dit que mon père devait être las de rester couché sur le dos toute la journée. J'ai plié sa couverture et je lui ai dit de s'y adosser. Alors il a commencé à me parler des choses du passé: "C'est vrai que toi, tu as perdu ta mère à l'âge de trois ans. Tu as eu beau grandir, tes relations avec ta belle-mère ne s'arrangeaient pas. Jour après jour, cela nous faisait mal au coeur, et soir après soir, ton âme brûlait de colère [20]. Je n'avais pas un moment de tranquillité. Alors, j'ai eu une idée: Tant que tu resterais avec nous, cette situation n'aurait pas de fin, mais, si on t'éloignait un moment du pays natal, à la fin, tu éprouverais certainement de la nostalgie [pour ta belle-mère]. Au printemps de tes quatorze ans, je t'ai fait partir au loin, à Edo. Quelle triste histoire ! Si j'avais été un père normal, j'aurais attendu encore trois ou quatre années puis je t'aurais laissé t'occuper des affaires de la maison. Tu te serais senti sécurisé et nous, nous aurions pu profiter de nos dernières années. Quand je t'ai envoyé gagner ta vie dans cette ville féroce alors que tu étais encore tout jeune, que tu n'avais que la peau sur les os [21], tu as dû penser que j'étais un père bien cruel. Mais oublie donc tout ça, dis-toi que c'était ta destinée pour cette vie ! D'ailleurs, je me suis rendu à Edo moi aussi cette année, à l'occasion d'un pèlerinage sur les traces d'un des vingt quatre disciples de Shinran. Je suis allé te voir chez toi. [Je me souviens que] je pensais: même si je meurs en voyage, mon fils sera là pour me prêter secours. Et voila que, à ton tour, tu viens jusqu'ici pour me voir et que tu te retrouves à t'occuper de ma maladie. C'est dire à quel point nos destins sont profondément liés ! Maintenant, même si je pars pour l'autre monde, je n'aurai rien à regretter !". Mon père parlait en versant de chaudes larmes et moi, Issa, je restais le visage baissé sans pouvoir dire un mot. J'avais passé vingt cinq années éloigné, sans cet amour paternel plus profond que les neiges éternelles du Mont Fuji [22], plus indélébile qu'un double bain de teinture écarlate [23] ! [Vingt cinq années s'étaient écoulées] aussi vite qu'une roue dévalant une pente [25] et moi, j'avais passé mon temps à divaguer tout comme ces nuages qui se trouvent à l'ouest quand on les cherche à l'est [24]. En mon for intérieur, je me repentai d'avoir tant tardé à revoir mes parents, d'avoir attendu que mes cheveux blanchissent comme du givre [26]. Je me disais que ma faute dépassait même les cinq péchés capitaux. Mais, si j'avais versé des larmes à mon tour, ceci aurait eu pour effet d'augmenter encore la peine de mon père. En m'essuyant les yeux, avec un sourire forcé, je dis ceci à mon père: "Ne vous faites pas de soucis, faites plutôt en sorte de guérir bientôt !". Et, lui donnant son médicament, j'ajoutai: "Dès que vous serez en bonne santé, je redeviendrai le Yatarô d'autrefois : je couperai les herbes, je bêcherai la terre [27] et vous n'aurez plus de soucis à vous faire ! Veuillez me pardonner mon attitude passée !". Sur ce, mon père se réjouit au delà de toute limite.

Le 7. Beau temps. Senroku est allé au temple Zenkôji pour se procurer des médicaments. Les longues journées d'été semblent interminables à mon père, et j'ai réfléchi à ce qu'il aimerait bien manger. Sachant qu'il n'affectionne pas particulièrement les

céréales, j'avais pensé à lui offrir une poire. Mais, dans ce pays de Shinano-où-les-gens-couper-les-bambous [28], notre maison se trouve bien démunie; ici on aperçoit encore des taches blanches de neige parmi le feuillage verdoyant et, partout, sur la lande comme sur les montagnes, souffle encore un vent froid, même en été. Or justement, la voix du tout premier vendeur de prunes se fit entendre à notre porte. Mon père me dit avec un ton d'enfant gâté : "Je veux manger des prunes vertes !". Mais ceci, malgré toute ma compassion, je ne pouvais lui accorder. Quelle tristesse ! Comme j'aimerais voir enfin le jour où il pourra oublier les prescriptions du médecin ! Je souhaite de tout mon coeur qu'il puisse [manger] tout ce qui lui tombe sous la main, mais quand je le vois, la tête pendante, sans forces, je me dis que son état n'est pas si encourageant.

Le 8. Jour de repos pour le travail agricole. Les gens s'étant informés les uns les autres [de l'état de mon père], de nombreuses personnes, appartenant ou non à la famille, sont venues nous rendre visite. Certains ont apporté du *sake*, d'autres de la farine de sarrasin, disant que mon père affectionne ces choses. Mon père, d'un air réjoui, acquiescait de la tête, joignait les mains et remerciait chaque visiteur. Les Tang sur ce point étaient d'accord avec les Japonais, et disaient : "Une montagne d'or après la mort ne vaut pas un verre de *sake* encore en vie". Plutôt que d'épuiser tous les fastes du service bouddhique après la disparition de quelqu'un, il vaut mieux avoir adressé à cette personne une parole tendre de son vivant. En ces temps de décadence, chacun blâme le moindre écart lorsqu'il s'agit des autres, sans voir ses propres erreurs, pourtant bien plus grandes [29]. Et, dissimulant tant de choses sombres, nous ne sommes même plus capables de voir notre propre manque de pitié.

Moi qui ai la chance
De m'être réincarné
En être humain,
Je voudrais tant vivre droit
Comme les jeunes bambous ! [30]

Cette nuit-là, à partir de minuit environ, mon père, ne réussissant pas à dormir et trouvant la nuit longue, me demanda à trois, quatre, sept... neuf reprises : "Cette nuit ne finira-t-elle donc pas ? Et le coq, ne chante-il pas encore ?". Mais on apercevait seulement la clarté des étoiles et, au bout du auvent, les ombres des sapins et des érables dans une obscurité profonde, d'où provenait le chant lugubre d'un hibou. Ah, quelle tristesse ! Chacun connaît l'histoire de celui qui fit ouvrir les portes d'un poste-frontière en imitant le chant du coq. Cependant, les lueurs de l'aube, elles, ne dépendent que du ciel. Je ne possède pas ces pouvoirs magiques qui permettent [de faire naître la lumière] en enfermant du feu dans un sac et il n'est pas non plus en mon pouvoir de rappeler le soleil après le couchant. Tout ce que je peux faire, c'est pencher la chandelle vers mon père et le veiller en regardant son visage.

Le 10. Beau temps. Sans-cesse mon père se lamente et répète qu'il veut manger une poire. Je me suis enquis de la chose auprès de toutes nos relations dans les environs - famille ou proches -, auprès de mes amis, des personnes ayant une certaine fortune; j'ai visité tous ceux qui me venaient à l'esprit, mais il ne se trouva pas une seule personne ayant gardé une poire en

réserve... Même en été, ce village de montagne est un endroit bien démuni. Aujourd'hui, comme mon père a épuisé ses médicaments, je me suis préparé dès la première heure du matin et je suis parti pour le Zenkôji. Dans le ciel du mois de juin l'aube commençait à poindre. Les hautes montagnes étaient encore blanches de neige et, parmi le feuillage verdoyant, quelques fleurs rappelaient encore le printemps. J'aperçus avec nostalgie [cette pente sur laquelle la neige en fondant prend la forme d'] un semeur et, comme à point nommé, un coucou montra le bout de son nez [31], chantant mieux que jamais quelques vocalises. Mais - allez savoir pourquoi ? -, dans mon cœur ce n'était pas un matin heureux. Peu avant sept heures du matin, je suis arrivé à l'étape appelée Mure. Il s'agit du village où mon vieux père m'accompagna autrefois, le jour où il m'envoya, moi Issa, [mener ma vie] à Edo. Vingt quatre années ont passé depuis. Le bruit de la rivière, le relief de la côte... j'avais encore certaines choses en mémoire, et ceci me fit ressentir quelque joie. Mais je ne reconnaissais le visage de personne. Afin d'arriver chez le médecin avant qu'il ne quitte son domicile, j'ai accéléré le pas, et je suis arrivé au Zenkôji vers huit heures du matin. Apparemment, c'était encore l'heure du petit-déjeuner pour le docteur Dôyû, mais comme j'entendais sa voix dans le fond [du cabinet], je m'empressai d'aller lui reporter l'évolution de la maladie. Sur le champ, il se saisit de sa cuiller à pilule et réalisa la préparation. Dans ce haut-lieu du bouddhisme de la Terre Pure, les enseignes des boutiques se font concurrence, les drapeaux publicitaires volent au vent et des gens de tous les pays vont et viennent. Tous sans exception souhaitent renaître en bouddha dans l'autre monde. Quant à moi, j'étais venu à la demande de mon père, afin de rapporter des médicaments et, également, afin de me procurer une poire. Comme je ne m'étais pas encore acquitté de cette seconde commission, je me contentai de saluer de loin le bouddha [du Zenkôji], puis, quitte à remuer ciel et terre [32] dans l'espoir de trouver une seule poire, je me mis à parcourir, sans poser pied à terre [33], tous les commerces de produits séchés et tous les magasins de fruits et légumes. Mais quelle tristesse ! Il ne se trouva pas une seule personne pour me présenter un morceau de poire... Pourtant, on connaît ces histoires anciennes disant qu'untel a trouvé des champignons dans la neige, ou des poissons sur la glace [grâce à sa piété filiale]. Et moi qui ne réussis même pas à me procurer une seule poire ! Le ciel m'aurait-t-il abandonné ? Le bouddha et les dieux refuseraient-ils de me voir ? Mon manque de piété filiale était-il une volonté de l'autre monde ? Quoiqu'il en soit, mon père attendait certainement [avec impatience] sa poire. Si je rentrais sans rien, comment faire pour le consoler ? Pensant à tout cela, je sentis comme un poids sur ma poitrine, et, me lamentant, je me mis à verser des larmes en plein milieu de la chaussée. Les passants riaient de moi et me prenaient pour un fou. Alors, tout honteux, je restai là les bras croisés et la tête pendante, le temps de me calmer et de reprendre mes esprits. Où pourrais-je trouver une chose qui, même ici [au Zenkôji], demeure introuvable ! Afin d'être de retour au plus vite et de donner au moins à mon père ses médicaments, j'ai marché, les mains vides, jusqu'au village de Yoshida. Là, trois, quatre ou cinq corbeaux sauvages m'aperçurent et élevèrent la voix devant moi. Ceci ne fit qu'augmenter mon inquiétude à propos de la santé de mon père et j'accélérai le pas à en perdre haleine. A l'heure où l'ombre des montagnes indique deux heures de l'après-midi, j'étais de retour à la maison. Mon père avait un visage plus resplendissant que jamais, et il se donnait même la peine de sourire. Lui raconter que je n'avais pas trouvé de poire, et il aurait sûrement perdu sa bonne humeur... Alors que j'hésitais sur la stratégie à suivre, il me posa la question de lui-même. Je lui répondis en disant les choses telles qu'elles étaient. [Puis,] afin de le calmer, j'ai ajouté des choses sans fondement, en me perdant dans les nues [34] : "Demain, je me rendrai à Takada et je vous en ramènerai, à coup sûr..." Et j'ai passé une soirée bien amère.

Le 11. Comme c'est un jour d'entretien des champs, tout le monde a quitté la maison, les uns portant des faux, les autres des bêches, et je me suis retrouvé en tête-à-tête avec mon père. Il était étendu là, paisiblement. Moi Issa, je chassais les mouches de son visage tout en préparant ses médicaments. Alors que j'étais en train de regarder son visage maladif, mon père se mit à parler et à évoquer l'avenir : "Mon état a beau se dégrader, je vois bien comment les choses évoluent... Les gens de cette maison essaient de faire de nous deux ennemis. Ou encore, ils médisent sur nous. Moi, tant que je serai en vie, quitte à me sacrifier pour toi, je ferai tout pour que tu puisses rester un jour ou une heure de plus dans cette maison. Mais, si je disparaissais, tu aurais sûrement beaucoup de mal à te battre contre eux. De jour comme de nuit, tu connaîtrais les souffrances du monde des Furies. Puis sans respecter mes dernières volontés, tu t'en irais pour de [lointains] pays... Tout ceci m'apparaît encore plus clairement que si je le voyais dans un miroir [35] ! Mais tu es, comme tout mortel, sujet à la maladie, à la peine, à la mort et à la souffrance. Si ensuite tu rentrais au pays natal les jambes courbées et les reins rompus [36], toute la famille et tous les proches, te montrant du doigt, te traiteraient avec plus de mépris que pour un chien ou un chat [37]. Et moi, sous le gazon [38] [te regardant,] comme je serais triste... et comme je serais déçu !". Mon père versait de chaudes larmes, et moi aussi Issa, je fondais en larmes, mais de bonheur, car, vraiment, il fallait bien être mon père pour prendre ainsi pitié d'un malheureux orphelin. Sans cesser de pleurer, je relevai enfin le visage pour lui dire : "Ne vous faites pas de soucis ! Cette fois-ci, quitte à échanger ma vie contre la vôtre, je réussirai à vous faire guérir. Guérissez donc au plus vite ! [Et puis] moi aussi, je prendrai femme en accord avec vos volontés, et je resterai à votre disposition pour vous servir !". Quand j'eus dit cela, mon père sourit d'un air satisfait. Il était bientôt midi, et tous ceux qui étaient partis aux champs commencèrent à rentrer à la maison, les uns après les autres.

Le 12. Comme le malade ne cesse de demander de l'eau fraîche, ce qui est interdit par le médecin, je lui ai donné de l'eau que j'avais fait bouillir puis refroidir. "Cette eau est tiède !", a-t-il dit en se lamentant. Il est vrai que mon père souffre, à cause de la fièvre. Cependant, je ne vois pourquoi je lui donnerais quelque chose de nocif ! Quand on lui parle des prescriptions de médecin, il répète : "C'est sans cœur, de dire des choses comme ça !" et il refuse de prêter l'oreille. A la suite de cela, ma [belle-]mère, qui était fâchée contre lui hier encore, lui a fait boire trois ou quatre tasses d'eau du puits, les unes après les autres, sans se soucier du danger. "Ça au moins, c'est de l'eau fraîche et pure ! Ce qu'on m'a donné jusqu'à présent, ce n'était pas de l'eau ! Au nom de quoi Issa a-t-il osé se moquer de moi !", a-t-il dit en se plaignant. [Autrefois] Hikan, pour avoir critiqué le roi Chôô, eut la poitrine écartelée. Ainsi, lorsque des gens méchants sévissent dans un pays, il n'y a plus de place pour la vertu. A la suite de cela, pour faire plaisir à mon père, on lui donna plus de trois litres d'eau fraîche en une journée. C'était si difficile pour moi, me trouvant à son chevet, d'avoir en face des yeux une chose dont je savais pertinemment qu'elle était mauvaise, sans pouvoir dire un mot de mise en garde. Les bons médicaments sont amers dans la bouche, mais ils sont efficaces contre la maladie. Et les mots de mise en garde, ils ne plaisent pas à l'oreille, mais ils sont une aide pour une famille en péril. Mon père, lui, sourit d'un air satisfait à ceux qui lui donnent du poison et pense du mal de celui qui lui impose ses médicaments. Comment cela est-il possible, lui donner une chose nocive, alors que toute la famille devrait être unie dans l'espoir de sa guérison ? Le monde est vraiment mal fait !

Le 13. Ce matin, mon père a le cœur particulièrement léger, et il a demandé : "Je veux boire du *sake* !". Ceci étant

formellement interdit par le médecin, j'étais décidé à ne pas lui en donner un goutte tant qu'il ne serait pas totalement guéri. Or les gens venus le voir, s'adressant à moi, ont dit : "Imaginez qu'il meure ! Après, vous n'auriez que des remords de lui avoir interdit une chose qu'il aimait tant ! Si vous lui donnez, en quantité raisonnable, une ou deux bouchée de ce qu'il désire, quelle que soit cette chose, vous aurez fait une bonne action, pour sûr !". Ceux qui attendaient la moindre occasion pour semer la discorde se tenaient là, l'oreille dressée [39]... Du coup, toute la matinée on a laissé faire au malade ce qu'il voulait, en lui donnant et en lui redonnant [du *sake*]. Le malade, comme quelqu'un qui aurait [enfin] trouvé un bateau pour traverser un gué [40], continuait de boire; à son visage, [on voyait bien] qu'il satisfaisait un désir quotidien. On aurait dit une baleine aspirant la mer [41]. En une matinée, il absorba près d'un litre [de *sake*]. Même un enfant de trois ans fronçait les sourcils en voyant le comportement grossier [de ma belle-famille], vis à vis de quelqu'un qui n'a pas mangé un seul repas consistant pendant presque vingt jours. Moi, Issa, j'avais beau serrer les poings, les mains moites de sueur [42], je ne pouvais me battre seul contre deux, et finalement je n'ai pas réussi à les empêcher de faire. Si il y a bien une chose déplorable, c'est cette façon d'agir de la part de ceux qui, en apparence, sont pleins d'attentions mais qui, dans leur for intérieur, ne souhaitent que la mort de mon père !

Le 14. Ainsi ce matin, quand on observe bien son visage, on aperçoit des boursouffures qu'il n'avait pas hier. Et ça, c'est difficile à accepter. A coup sûr, les effets nocifs du *sake* ont dû lui monter au visage. En fait, à bien y regarder, le nombre de boursouffures a doublé sur les quatre membres aussi. Je me suis dit qu'un médicament contre les effets nocifs de l'alcool serait bien utile, mais il n'arriverait jamais à temps dans cette campagne perdue. Et je suis resté là sans savoir que faire. On dit que l'homme désire voir ce qui est caché et manger ce qui est interdit. Voilà pourquoi mon père a dit : "Je veux du *sake*". Puis, à un moment donné, j'ai fini par me disputer [avec Senroku et sa mère] en expliquant qu'aujourd'hui, quitte à m'opposer à ses volontés, je ne lui donnerai absolument pas [de *sake*]. Alors mon père s'est mis à se plaindre, sur un ton que j'avais rarement entendu : "Tu n'es pas médecin, à ce que je sais ! Qu'est-ce que tu en sais, toi ? Hier, j'ai bu, et ça n'a rien changé, alors je ne vois pas le problème ! Arrête de traîner en longueur, et amène-moi [mon *sake*] en vitesse !". Là, je ne pouvais plus rien dire pour le ramener à la raison. Alors, je lui ai donné [du *sake*], en lui faisant promettre qu'il ne boirait qu'une seule tasse. Il but cette tasse en savourant et en lapant [le *sake*]. Je voyais bien qu'il en désirait une autre, mais je lui dis : "Tenez-vous en là !", et je ne lui en donnai plus. Je pouvais entendre, à côté, ceux qui m'accusaient de priver mon père. Mais il est quand-même évident qu'on ne doit pas aggraver une maladie en augmentant la fièvre avec du *sake*, comme on ranimerait un feu en ajoutant des bûches [43] !

Le 15. Inquiet de l'apparence du visage de mon père, j'ai attendu que le jour se lève et je me suis mis à l'observer. [Au milieu du visage,] sur l'organe qui indique la richesse ou la pauvreté [44], étaient apparues des taches noires du plus mauvais augure. J'aurais voulu montrer ceci au médecin immédiatement. Mais le médecin se trouve à cinq lieues d'ici, et les [autres] habitants de la maison ne m'auraient pas donné leur accord [pour le faire venir]. Il était inutile de rester ainsi, seul à me tourmenter. C'était aussi inutile que les coups de faux [desespérés] d'une mante religieuse [45]. Alors, je n'ai rien fait, et la nuit a fini par venir. Or, depuis le premier jour qu'il est alité, mon père n'a pas manqué une seule fois à la récitation matinale et vespérale des soutras. Maintenant qu'il ne réussit plus à se lever de son lit, il reste sur sa couche, à la lueur d'une faible chandelle, et il entonne ses prières

d'une voix qui n'est plus tout-à-fait la sienne. Je ne sais pourquoi, mais l'entendre ainsi me rend plus triste encore. Moi, je souhaite seulement que les [mauvais] jours passent vite. La nuit, j'attends le matin avec impatience et le jour, j'attends le coucher du soleil. Cette nuit encore, je l'ai passée à attendre la lumière du matin... Quand, enfin, le chant du coq se fit entendre, le malade se réjouit et moi, je me sentis un peu rassuré.

Le 16. Beau temps. Ce qui m'inquiète [le plus], ce sont ces boursoufflures sur le visage. Cependant, parmi les gens qui viennent voir mon père, certaines disent: " Les maladies contagieuses, quand elles durent plus de vingt jours, il n'y a pas lieu de s'inquiéter ! Vu tout le temps qui est déjà passé, tout va bien. Ayez confiance !". Mais d'autres gens disent, en s'approchant de son oreiller: "N'oubliez pas de faire ce qu'il faut pour aller au paradis !", et, enjoignant le malade de prier, elles se mettent elles-mêmes à entonner des sôtras à haute voix. Les gens qui me prêtent force, sans douter de la guérison de mon père, ont des paroles agréables, même si ce sont des paroles gratuites. Mais je déteste les gens qui montrent à mon père la voie du paradis, même si il se peut qu'elles aient raison. De toutes façons, nous nous trouvons dans un village où personne ne comprend les enseignements saints. Les habitants de cette maison, à commencer par mon frère cadet, murmurent des choses comme ceci: "Que mon père parte dès maintenant pour le paradis bouddhique, et il aura bien vécu sa vie !". Il n'y a pas une seule personne qui désire la guérison de mon père. Tout ce qui sort de leurs bouches appartient au monde de l'incompréhension et de l'orgueil. On reconnaît bien là les restes de cette coutume ancienne qui consistait à abandonner les vieilles [dans la montagne] .

Le 17. De jour en jour son visage est de plus en plus boursoufflé, et il a aussi la gorge prise, ce qui m'inquiète tout autant. Dès le début de la maladie de mon père, on pouvait observer une légère toux, mais c'est maintenant devenu le principal soucis causé par la maladie, avec les boursoufflures. Jusqu'à présent, ce n'était pas bien grave, et la toux s'apaisait avec de l'eau sucrée. Mais maintenant, le commun des mortels n'y peut plus rien faire. Alors, j'ai envoyé un courrier exprès à Jinseki de Nojuri. Puis j'ai attendu impatiemment sa venue. Au bout du compte, la journée s'est terminée et, moi, je me demandais ce qui était arrivé [au médecin]. D'habitude, je passais toutes mes nuits à attendre l'aube, laquelle vient particulièrement vite en ce mois de juin. Or, cette fois-ci, la nuit me parut bien longue, à cause du médecin qui tardait à venir. Quoiqu'il en soit, l'heure du repas du matin arriva et mon père sembla un peu soulagé.

Le 18. Au matin, mon père semblait se sentir un peu mieux, et il me dit: "Je veux me redresser et m'adosser au *futon* !". Moi, tout heureux, je pliai son *futon* comme à l'habitude. Cependant, après quelque temps adossé, il commença à avoir du mal à respirer et me dit: " Je veux m'allonger à nouveau !". A ce moment précis, Jinseki arriva et, s'empressant de voir l'état de mon père, me dit: " Son pouls est satisfaisant. Seules les boursoufflures et la toux ne sont pas normales; je vais vous donner un médicament pour réduire les boursoufflures." Alors, il prit sa cuiller à pilules et prépara immédiatement une solution, que l'on fit boire à mon père. Il semble que cette solution convient bien à la maladie, car mon père urina plusieurs fois puis, soulagé, s'endormit paisiblement. Alors que je lui massais les pieds comme à l'habitude, il se reveilla soudain, et me dit: "Tu sais, je te suis reconnaissant de t'occuper de moi, comme ça, sans compter les jours et les nuits. Se retrouver ainsi, dans de tels moments,

voilà [ce qu'on appelle] des liens profonds entre un père et son fils ! Il ne faut pas que tu voies uniquement le côté désagréable !". Il pleurait tout en parlant. Moi, je lui dis : "Si je suis en vie aujourd'hui, je le dois entièrement à l'amour de mes parents ! Alors, même si votre maladie durait dix ans, ou même vingt ans, je ne vois pas pourquoi j'éprouverais le moindre ressentiment envers mes parents. Ayez le coeur en paix et faites en sorte de guérir !". Et lui de me répondre : "Moi aussi, j'ai espoir en la guérison, mais cette maladie est ce que j'ai connu de pire dans ma vie... Qui sait ce qui peut m'arriver, à n'importe quel moment ? Alors, même si je devais partir pour l'au-delà, il faut que tu obéisses à ce que j'ai dit, que tu prennes femme et que tu ne t'éloignes plus de ce pays ! Même après ma mort, tu ne dois pas t'opposer pas à mes volontés !". Alors, je lui dis pour le rassurer : "Vos paroles sont d'une telle bonté. Et moi, bien que j'aie un coeur de bois et de pierre [46], je vous promets devant les dieux du ciel et de la terre que je ne m'écarterai jamais de vos volontés, même si vous deviez disparaître !". Sur ce, mon père dormit paisiblement et la journée se passa dans la tranquillité. Vers quatre heures de l'après-midi, comme il y avait un départ pour le Zenkôji, mon père demanda qu'on lui rapportât du sucre. Alors [ma belle-mère] se mit de mauvaise humeur et éleva la voix. "Ça fait combien de fois qu'on achète du sucre, combien de fois jusqu'à présent !". Et elle continua à discuter du prix des choses : "Tu as l'intention de manger encore du sucre, alors que tu es en train de mourir !". Et une nouvelle dispute commença. De temps en temps, mon père me disait de manger [un peu] du sucre que j'utilisais pour la confection de son traitement contre la toux. [Ma belle-mère] avait dû s'imaginer que je mangeais moi-même le sucre et elle s'était mise à nous insulter de cette façon. Quoiqu'on en dise, c'est un monde bien effrayant que celui de la cupidité. Ce soir-là, vers onze heures et demi, mon père eut une forte poussée de fièvre, et il me dit : "Je veux de l'eau fraîche !". Alors que je sortais pour aller chercher de l'eau au puits, mon père, qui se croyait peut-être revenu au temps de mon enfance, me dit, pour me mettre en garde : "Ne tombe pas dans le puits !". Ma [belle-]mère, déjà couchée, entendit ceci et répondit sur le champ : "Ah, ton fils, ton trésor ! Tu l'aimes donc tant que ça !". Elle était en furie, les yeux écarquillés, les cheveux dressés sur la tête comme des aiguilles [47], avec un regard plein de haine. On aurait cru, en effet, qu'elle était en train de se transformer en serpent [48].

Le 19. Jusqu'à maintenant, mon père souriait d'un air confortable quand [il sentait] l'arrivée du matin. Mais ce matin, il n'a même pas voulu boire d'eau chaude, et son teint n'inspirait pas non plus la confiance. A partir de midi, la maladie se transforma. Il ne se tordait plus [sur sa couche] et ne gémissait plus en disant : "Masse-moi ici ! Frappe-moi là dans le dos !". Il se tenait seulement là, allongé comme un bouddha en bois [49], et sommeillait en silence. Quelqu'un m'a dit : "L'esprit de la maladie contagieuse est en train de se retirer. Votre père ne va pas manger pendant trois ou quatre jours, mais ceci n'est certainement pas mauvais !". Je souhaite du fond du coeur la prompte guérison de mon père. Ainsi, apprendre de telles choses, c'est à la fois un bonheur pour mon père et aussi une vraie consolation pour moi, qui travaille à la guérison de la maladie. Au milieu de la nuit, vers quatre heures du matin, tout le monde dormait tranquillement et la lampe éclairait à peine [la chambre]. On entendait de temps en temps [la chouette chanter] *nori suri oke...* Moi aussi, à cause de la fatigue accumulée, je dormais à moitié, en dodelinant de la tête. Alors que tout était calme alentour, mon père ouvrit grand les yeux, et dit : "A...A...Allons-y ! Emmène-moi là-bas !". Alors, je lui demandai : "Où, où ça voulez-vous aller ?". Et il prononça d'une voix haute et claire, comme du temps où il n'était pas malade : "Mais voyons, bien-sûr ! Au pays des âmes exaucées !". Moi, je me tenais à l'écoute, inquiet, me disant que quelque chose devait lui déplaire, ou qu'il s'agissait d'un délire. Alors, il fit des gestes pour signifier que je devais me lever, et

recommença à dire sans-cesse : “Allez, allons-y, allons-y ! Allez !”. Moi, je répondis de même, quatre, sept ou neuf fois peut-être : “Oui, allez, allez !”. Puis il se rendormit paisiblement. Quand j’y repense maintenant, je me dis qu’il s’agissait là des derniers mots et, en quelque sorte, des paroles d’adieu de mon père.

Le 20. La fièvre de mon père monte peu à peu. Ce matin, il a mangé une seule bouchée de fécule de dent-de-chien diluée dans de l’eau. Mais à partir de midi, son teint est devenu verdâtre. Ses yeux restaient à moitié fermés et il ne cessait de bouger les lèvres comme si il voulait dire quelque chose. A chaque respiration, il toussait en agonisant [50]. Et, peu à peu, son état s’affaiblissait encore. Au moment où le soleil à la fenêtre approchait de sa dernière heure, il ne réussissait même plus à reconnaître les gens autour de lui. Tout espoir était perdu. Ah, quelle tristesse ! Moi, j’aurais donné ma vie pour que mon père retrouvât la santé, ne serait-ce qu’une fois ! Toutes ces choses qu’il voulait manger, je les lui avais interdites parce qu’elles étaient mauvaises pour sa maladie, mais, rendu à ce point, même les soins de Giba ou de Henjaku n’auraient servi à rien. Les nombreuses divinités du ciel, non plus, n’y pouvaient rien changer. Il n’y avait rien d’autre à faire que de réciter des prières bouddhiques.

Est-ce le dernier jour

Que je passe à chasser les mouches

Du lit de mon père ?

Et la journée s’est terminée ainsi. Moi, sans savoir vraiment pourquoi, je mouillais simplement les lèvres de mon père avec l’eau du récipient qui se trouvait à son chevet. La lune du vingtième jour brillait à la fenêtre et tout le monde dans la maison dormait paisiblement. Sur ce, le chant du coq se fit entendre au loin et à ce moment le bruit de la respiration de mon père devint beaucoup plus grave. Sa toux, qui m’inquiétait depuis le début, lui obstrua plusieurs fois la gorge. Ah, quelle tristesse ! Le fil précieux de la vie [51] ne pouvait plus être remplacé, mais j’espérais seulement qu’on pût débarrasser mon père de cette toux ! Cependant je n’étais pas [le docteur] Kada et je ne connaissais aucune technique merveilleuse. Les dieux du ciel et de la terre n’avaient pas non plus eu pitié de moi. Et je restais là, les mains vides et ballantes [52], avec ma souffrance intérieure et ma tristesse, car je ne pouvais rien faire d’autre que d’attendre la fin. Alors, la nuit commença à s’éclaircir. Et, vers cinq du matin, mon père, comme si il s’endormait, cessa de respirer. Quelle tristesse ! Je m’agrippai à son cadavre vide en souhaitant que ce ne fût qu’un rêve et que je me réveillasse bientôt. Rêve ou réalité ? En tous cas, j’avais l’impression d’avoir perdu mon flambeau dans les ténèbres [53], et je me retrouvais seul au monde. Les fleurs du printemps cruel [54], répondant à l’invitation du vent [55], se dispersent. La lune d’automne, en ce bas monde, se cache [souvent] entre les nuages... Il va sans dire que tous les êtres vivants de ce monde doivent mourir un jour et que toute rencontre précède une séparation. Chacun doit un jour emprunter cette voie. J’étais bien sot, en fait, quand je pensais que la mort de mon père n’était pas pour aujourd’hui ou pour demain. Et j’ai beau l’avoir veillé avec tout mon cœur, sans dormir, nuit après nuit, tout cela ne fut qu’un peu d’écume disparue en un instant [56]. Même ceux qui, lavant-veille encore, nourrissaient de l’inimitié à l’égard de mon père et se disputaient avec lui versent de chaudes larmes accrochés à son cadavre et ont du mal à réciter clairement les soutras. C’est dire qu’il existait encore un lien

conjugal entre ceux qui ont vieilli ensemble et qui doivent finir dans la même tombe. Là, je pouvais m'en apercevoir.

Comme le moine doit venir du village de Shihozaki, qui se trouve à neuf lieues d'ici par la route, les funérailles sont prévues pour demain, le 22. Les gens auxquelles mon père était lié se sont rassemblées ici et ont confectionné des fleurs en papier plié, entre autres choses... Pour un instant, on avait l'impression d'oublier un peu sa peine. Alors, le soleil descendit à la hauteur du mur [57] et les corbeaux de la montagne, annonçant le soir [58], s'envolèrent en direction des sommets de l'ouest. Puis la cloche du soir dont le son [rappelle] l'instabilité de ce monde [59] résonna au dessus de chacun de nous. Or, la venue du soir est déjà un moment nostalgique en temps normal. Et quand la plupart des invités furent rentrés chez eux, même la lumière de la chandelle à laquelle j'étais habitué me semblait insuffisante. Ceci augmentait encore ma tristesse. Alors je me suis dit que ce soir-là était le soir de la vraie séparation, et j'ai passé la nuit auprès du corps du mon père, à l'observer, allongé là entre les nuées d'encens. L'avant-veille au matin, il discutait encore des choses du passé et de l'avenir, et voilà que maintenant il se retrouvait transformé en un corps inerte. D'ailleurs, ce jour-là, je l'avais vu sourire pour la dernière fois. Jusqu'alors, et malgré les souffrances de la maladie, la venue du matin lui procurait quelque réconfort. Même en ce mois de juin où les nuits sont si courtes, mon père était [toujours] impatient que le soleil se lève. Moi aussi, j'avais hâte de voir le visage heureux de mon père quand l'aube vient, et je maudissais [le retard] de la cloche [60] et du coq [61]. J'attendais toujours le matin avec impatience, mais, cette fois, le matin qui venait était celui de la séparation des liens de ce monde. A y penser, ma poitrine était remplie [62] [de peine] et mon j'avais le cœur brisé [63]. Comme j'étais seul dans la chambre (163), je ne craignais le regard de personne. Ainsi, je pus verser des larmes de sang et, les yeux brouillés, je ne dormis pas de la nuit. Je restai là, à regarder le visage du défunt, et la nuit, qui jusqu'alors me semblait si longue, passa très rapidement.

Le 22. Les proches se sont rassemblés et le triste cadavre fut placé dans son cercueil. Mon père n'est maintenant qu'un souvenir fragile et, pourtant, les rumeurs vont déjà bon train. Quel monde pitoyable ! Hélas, - je ne sais pour quel péché commis dans une autre vie — je n'ai pas pu vivre auprès de mes parents et les servir, bien que je sois l'aîné de la famille. Cela dit, on ne peut pas dire que j'ai dilapidé le patrimoine de mes parents en me complaisant dans les jeux de hasard et autres plaisirs. Le ciel a dû me réserver ce destin malheureux en punition des méchancetés que j'avais commises dans une vie antérieure. Même lorsque j'ai voulu faire preuve d'une pousse de piété filiale, j'ai rencontré dix fois plus de diabolique jalousie [64]. Cette maison n'a jamais connu la paix, même pour un instant aussi-court-que-les-bois-des-faons [65]. Au début de mon quatorzième printemps, mon père a jugé qu'il fallait m'éloigner un moment du pays natal et, quittant avec moi cette maison d'un air abattu, il m'a accompagné jusqu'à Mure. Là, il m'a dit, en me parlant de tout son cœur : "Ne mange rien de mauvais ! Ne te fais pas détester des gens ! Et reviens-moi vite, que je voie à nouveau ton visage resplendissant !". Alors, comme je sentais que, malgré moi, les larmes me montaient aux yeux, afin de ne pas paraître indécis et d'éviter les moqueries de ceux qui parlaient avec moi, afin aussi de ne pas montrer à mon père quelque faiblesse, j'ai rassemblé tout mon courage et je me suis séparé de lui. Puis, à partir de ce jour-là, j'ai parcouru diverses provinces afin d'apprendre le métier [de poète]. A l'est, j'ai composé pour la lune de Matsushima ou de Kisakata et à l'ouest, j'ai murmuré des vers pour les fleurs des cerisiers du Mont Yoshino ou du temple de Kohatsuse. Sans aucune intention fixe, tel l'éclair [qui tombe au hasard] [66], j'ai mené ainsi mon existence, de

montagne en montagne, de plage en plage, jusqu'à ce que mes cheveux blanchissent comme du givre [67]. Si je m'étais trouvé au fond des montagnes, là où-les-arbres-sont-des-mirages [68], voire dans un village perdu sur une route où-les-arbres-sont-enterrés [69], je ne me serais certainement jamais douté, même en rêve, que la dernière heure de mon père approchait. Or cette fois, sans que je m'y attende, il m'a été donné de suivre sa maladie du début à la fin; ceci montre que la corde qui liait nos destinées [70] n'était pas encore cassée. La divinité de Suwa aux-mille-pouvoirs aurait-elle intéressé en notre faveur ? C'est tout à l'honneur de mon père et de sa vie passée. Aujourd'hui, vers quatre heures de l'après-midi, une averse passa entre les arbres, puis le temps se dégagait et, alors que le soleil couchant brillait faiblement à travers les gouttelettes des herbes, le moine de Shihozaki arriva enfin. Tout de suite, le cortège funéraire se mit en route. Les femmes qui étaient liées à mon père portaient sur la tête des tissus en coton de couleur blanche et, le long du chemin plein de rosée, elles pleuraient à volonté comme des cigales en été [71]. Moi, j'essayais de cacher ma tristesse, qui était indicible comme-la-couleur-des-fleurs-de-corète [72], mais je n'avais aucun moyen de retenir mes larmes. Le chemin n'était pas long. Le cercueil fut placé sur un tas d'herbes. Je ne trouvais même plus la force de tenir un bâtonnet d'encens entre mes doigts et j'avais l'impression que tout ceci était un cauchemard. Le moine termina la récitation du soûtra, et le cercueil disparut dans la fumée. C'est ainsi : rien ne dure, tout se transforme en ce monde.

Le 23. Dès l'aube, afin de procéder au recueillement des cendres, chacun s'est muni de baguettes en bois de saxifrage et s'est dirigé vers la lande d'Adashi. Ce matin, même la fumée, dernier souvenir de [mon père], s'est dissipée, et tout ce qu'on voit, en réalité, c'est le vent soufflant tristement dans les pins. Un soir de mars dernier, je retrouvais mon père, je trinquais joyeusement avec lui, et voilà que ce matin à l'aube, je [me trouve là à] ramasser ses os blancs dans la tristesse de la séparation. Joie et colère, misère et plaisir sont, dans ce monde, comme deux cordes tressées l'une dans l'autre [73]. De toute façon, maintenant, plus rien ne peut m'étonner. Mais mon seul soutien, depuis mon retour au pays natal jusqu'à ce jour, c'était mon père. Maintenant, sur qui puis-je compter pour me prêter force ? Je n'ai ni femme ni enfant pour consoler mon âme. Je suis plus inconsistant que l'écume de l'eau [74] qui vagabonde. Mon existence est plus fragile qu'une poussière face au vent [75]. Pourtant, [dans mon cas,] le fil précieux de la vie [76] ne veut pas rompre facilement.

Moi, je reste en vie,
Avec la rosée des herbes
Tombée sur mes mains !

Vers midi, des gens vinrent pour nous rendre visite, nous encourager et parler de choses et d'autres. J'avais l'impression d'oublier un instant ma tristesse. Mais le soir venu, la plupart des gens rentrèrent chez eux. Et, même à la lueur de la chandelle, l'endroit où se trouvait la couche du malade avait quelque chose de nostalgique. J'avais le sentiment que mon père ne s'était endormi que pour un moment et que j'étais en train d'attendre son réveil. J'avais encore cette vision de son visage souffrant et j'entendais dans le fond de mon oreille sa voix qui m'appelait. Dès que je somnolais un peu, il m'apparaissait en rêve et quand j'ouvrais les yeux, je me retrouvais face à son image.

Nuit après nuit,
Les puces et les moustiques
Étaient son dernier souci !

L'eau qui s'est écoulée ne revient pas en arrière [77], et la pierre à feu [après l'étincelle] n'est plus la même pierre [78]. On pourrait pleurer huit mille fois, cela n'y changerait rien : les êtres auxquels nous sommes liés s'éloignent tous un jour. Comme exilé dans un pays inconnu [79], moi, pauvre Issa solitaire, je n'ai plus aucun soutien et je sens, en mon for intérieur, une tristesse digne de pitié.

Le 28. C'est aujourd'hui le septième jour du deuil. [Je me souviens que] mon père disait aux gens qu'il fallait que je prenne femme et que je m'installe au pays. A moi aussi, il m'avait fait entendre raison sur ce sujet. Mais certaines personnes ont feint de ne pas entendre et font la sourde oreille. Il s'agit d'individus totalement asservis à leur cupidité, et je ne vois pas comment ils se plieraient aux dernières volontés de mon père. Cela ne servirait à rien de leur faire face encore une fois, le visage rouge de colère. Dus-je suivre à nouveau les nuages et l'eau qui coule [80], rester caché entre quelque arbre et quelque rocher, endurer la pluie, supporter le vent, je n'ai pas à avoir honte de ma condition de vagabond solitaire. Mais ce serait désobéir aux volontés de mon père que d'abandonner [tout espoir] sans dire mot. Même une mauvaise pierre [à feu] fait des étincelles si on la frappe [81]. Même une cloche cassée résonne quand on cogne dessus [82]. La nature des choses est ainsi faite. Quoiqu'il arrivât, je ne voulais pas quitter le pays sans explication, ce qui aurait été contraire au désir de mon père défunt. Nous avons donc discuté du partage des terres et il a été dit que la volonté de mon père serait respectée. Pour le reste, je laisse la branche aînée de la famille donner ses instructions, et je cesse les discussions à partir de ce jour.

J'aimerais tant voir
L'aube et ces rizières vertes
Avec mon père !